

LA LEGENDE DES CLOCHES D'ARGENT

Par Michel Ferrer

Version Guerres de Religion.

Il était une fois, à Saint-Antonin, une superbe église qui possédait un buffet d'orgue magnifique et dans son clocher douze belles cloches d'airain. C'était avant 1570. Charles IX était roi. La statue du cardinal Pierre Textoris, qui se trouvait au monastère, avait été fondue par les « parpailots » pour la fabrication de canons, depuis huit ans déjà. La lutte entre catholiques et protestants était terrible et, dès que ces derniers eurent pris le dessus, les églises se mirent à brûler tout autour de Saint-Antonin. Vint le jour où la collégiale Notre-Dame du Moustier fut menacée. Les membres du clergé comprirent qu'ils étaient perdus. Il fallait qu'ils partent avant qu'ils soient pourchassés et probablement tués. Cela arriva très vite : douze d'entre eux furent massacrés. La collégiale fut incendiée et rasée, les ecclésiastiques s'enfuirent pour se réfugier à Caylus.

Mais quelques moines se souvenant qu'en 1562 la statue du cardinal avait été fondue, pensèrent aux belles cloches de leur superbe église... Il était probable que les huguenots allaient leur réserver le même sort.

Aussi, lors d'une nuit noire, aidés par quelques-uns des rares catholiques demeurés en ville, commencèrent-ils à descendre une à une les cloches. Au fur et à mesure, ils les emmenèrent rue Cayssac, dans les caves d'une maison voisine de l'église. Au petit matin, ils avaient récupéré quatre cloches.

Hélas ! Durant la journée qui suivit, quelques protestants, mus par un zèle fanatique, montèrent dans le clocher et jetèrent au pied de l'église les huit cloches qui restaient. Elles se brisèrent toutes en plusieurs fragments qu'une horde de protestants excités brisèrent en mille morceaux.

Quelques jours plus tard, pour plus de sécurité, les cloches sauvées du désastre furent déplacées et deux d'entre elles transportées de nuit chez Madame Alliez, une veuve dont la maison se trouvait sur la place¹, devant la maison romane où siégeaient les consuls. Elles furent posées sur des poutres, dans un caveau qui se trouvait sous la place, auquel on accédait par le chai de la maison. Il n'y avait pas de porte, mais dans les fondements de la muraille qui donnait sur la rue, deux belles pierres joignantes pouvaient être manœuvrées facilement. C'est par cette ouverture que l'on entrait dans le dit caveau.

Les deux autres cloches furent déposées dans la cave du sieur Bardon, également dans un caveau qui était lui aussi sous la grande rue, et dans lequel on entrait également par la cave.

Des années passèrent. La veuve Alliez décéda. Bien plus tard, sa maison fut démolie pour permettre la construction de la halle. Les cloches, ignorées dans leur cache souterraine, furent emprisonnées sous le bâtiment et perdues à tout jamais.

Par contre, celles qui se trouvaient chez M. Bardon, sous les Couverts, furent une nouvelle fois déplacées. La tâche était facile : des douze cloches initiales, elles étaient les plus petites. De nuit, recouvertes de paille, elles partirent en tombereau jusqu'au jardin du clergé qui se trouvait à la confluence de l'Aveyron et de la Bonnette, près des ruines de l'ancienne collégiale. Le sol fut discrètement creusé durant trois nuits de suite par les quelques catholiques mis dans le secret. Finalement, les deux cloches furent ensevelies sous plus de deux mètres de terre. Pour cacher le sol fraîchement remué, des herbes et des branches sèches furent jetées dessus puis brûlées.

Le temps passa encore. Les deux cloches semblaient vouées à l'oubli éternel. Mais l'un des témoins de l'époque avait transmis, sans lui confier l'endroit de l'ensevelissement, le secret à son fils. Ce dernier transmit ce qu'il savait à son propre fils qui le divulgua à son tour à ses enfants. Dès lors, il courut en ville la rumeur qu'il existait, cachées quelque part, des cloches que l'on disait d'argent. La légende naquit. Bien plus tard, c'est-à-dire vers les années 1800, il fut découvert, dans

les archives du chapitre de Saint-Antonin, un mémoire copié sur un parchemin tout en lambeaux qui parait des cloches mises à l'abri par les catholiques. Le texte² disait exactement ceci :

« Les cloches de l'ancienne église de Saint-Antonin sont chez Madame ALLIEZ, veuve, dans un caveau souterrain, qui est sous la rue de la Place, où l'on entre par la cave. Il n'y a pas de porte mais, dans les fondements de la muraille qui donne sur la rue, il y a deux belles pierres joignantes qui sortent facilement et, par cette ouverture, on entre dans le dit caveau où sont les deux cloches sur des poutres.

Il y a deux autres cloches dans la cave de M. BARDON, dans un caveau souterrain qui est de même sous la grande rue, dans lequel on entre par la cave ».

Le mémoire était signé : Baudoin, Supérieur (1725). Écrit 155 ans après leur disparition, il accréditait la légende des cloches dissimulées quelque part dans la ville de Saint-Antonin. Mais il ne parlait pas des deux cloches enfouies plus tard dans le jardin de l'abbaye, entre Bonnette et Aveyron. Sur le même sujet, l'on sait, du vieux Frappaux, qui était en ce temps-là le plus ancien de la ville, qu'en aplanissant le jardin de l'abbaye on avait trouvé une grande quantité de morceaux de métal provenant de toute apparence de cloches cassées. Ces morceaux, récupérés par la municipalité, auraient été vendus à M. Pomiès pour plus de 400 livres. Belle somme, pour ne pas dire belle fortune pour l'époque post-révolutionnaire. Est-ce dire que les deux cloches enterrées dans ce jardin ont été découvertes, exhumées et volontairement détruites dans un geste sacrilège ? Est-ce dire, compte tenu de la valeur marchande du métal trouvé, qu'elles étaient en argent ?

Nul ne le sait. Nul ne le saura peut-être jamais.

C'est pourquoi subsiste à Saint-Antonin la légende des cloches d'argent, légende qui s'est propagée hors des murs de la ville et qui suscite de temps à autre bien des convoitises.

Version Révolution.

Il était une fois, à Saint-Antonin, avant l'époque de la Révolution, une superbe église qui possédait douze belles cloches. Ancien temple protestant³, l'église s'élevait, entre la rue Saint-Angel et le fond de la rue Cayssac, contre le flanc ouest de l'imposant bâtiment des chanoines⁴. Ces derniers habitaient alors dans un grand couvent dont les gens disaient, quand ils en parlaient : « *le prestigieux couvent des chanoines de Sainte Geneviève* » ou encore : « *le palais des Génovéfains* »⁵. Avec les moines et les prêtres séculiers, les chanoines vivaient et prospéraient alors en paix. Ils étaient les maîtres ; et ils étaient très riches.

Quand en 1789, l'heure de la Révolution sonna, le clergé de Saint-Antonin, comme tous les clergés de France, sentit que le vent tournait en sa défaveur. Les mesures prises contre les nobles et les ecclésiastiques par le gouvernement révolutionnaire arrivèrent à Saint-Antonin. La ville prit quelque temps le nom de Libreval. La « terreur » s'installa. Vint ensuite, le temps des réquisitions. Ordre fut donné de faire l'inventaire des biens nobiliaires et des biens ecclésiastiques de tout le pays. Après quoi vint le moment de la livraison des objets d'or et d'argent servant au culte, puis celle des rampes de fer du couvent. Enfin, il fallut descendre et livrer toutes les cloches afin qu'elles soient acheminées vers les fonderies où leur métal serait récupéré pour être recyclé.

Les chanoines de Saint-Antonin, meurtris et désespérés par ces réquisitions, décidèrent alors de sauver quelques-unes de leurs cloches. Sur les douze, ils n'en livreraient que six. Les six autres seraient cachées. Hormis le clergé, personne ne soupçonnait que le clocher renfermait douze instruments. Mais la tâche n'était pas facile. Descendre discrètement les carillons de la flèche qui les abritait n'était pas chose aisée. Les transporter secrètement ne l'était pas moins. Heureusement, l'administration communale étant très catholique, des complicités facilitèrent la chose. Mais où cacher les six cloches ? Sûrement pas au couvent, ni chez aucun des ecclésiastiques. Qui, des habitants de la ville, accepterait de les garder chez lui, dans le plus grand secret ? Finalement, parmi les gens auxquels on pouvait faire confiance, trois acceptèrent de prendre le risque.

De nuit, les six cloches furent secrètement amenées chez Claude Marie de Lastic, dont la maison, rue Cayssac, était toute proche de l'église, et surtout jouxtait avec le jardin « à la française » du couvent. La nuit suivante, les six cloches passèrent des caves de la maison de Lastic, dans celles de la maison Bromet, attenantes, où il était convenu que deux d'entre elles resteraient, sous la garde du bon notaire. La nuit d'après, quatre cloches quittèrent la maison Bromet en passant par l'entrée principale qui donnait sur la Grande Rue, en face des Couverts : deux furent cachées dans la cave du vieux Alliez, marchand octogénaire installé à quelques pas de la maison Bromet, sur la place de l'Horloge⁶, et deux autres dans le caveau souterrain d'un de ses voisins, Monsieur Bardon. En attendant d'être livrées au citoyen Bô, représentant de l'administration départementale, les six cloches qui restaient officiellement furent stockées dans le jardin de l'ancienne abbaye : deux grosses, deux moyennes et deux petites. Cela prouvait que la ville possédait un carillon complet.

Un jour, alors que le charroi de Bô n'était pas encore passé pour prendre en charge les cloches réquisitionnées, le père Baudouin, supérieur du couvent, alla se promener dans le jardin de la collégiale Notre-Dame du Moustier pour voir l'état du potager que travaillait Rauzet, le jardinier attitré du couvent. Il y rencontra le chanoine Mante qui se tenait assis près des six cloches posées sur des poutres et avait l'air malheureux.

- Je connais et je comprends votre tristesse, mon ami, lui dit-il. C'est la même qui m'habite. Y pouvons-nous quelque chose ? Nous sommes impuissants.

C'est alors qu'il vint aux deux chanoines l'idée de cacher deux des cloches.

Le supérieur appela le jardinier :

- Mon cher Rauzet, vous savez quel sort est réservé aux cloches que nous avons remisées dans ce jardin. Le chanoine Mante et moi-même aimerions en sauver deux, même si ce sont les deux plus petites. Etes-vous prêt à nous aider ?

- Je suis à votre service et je suis de votre avis. Je suis donc prêt à vous aider mon Père.

- Faites donc un trou au milieu du jardin. Qu'il ait à peu près la profondeur d'une canne⁷. Nous y enfouirons nos protégées. Ensuite, quand vous aurez refermé le trou, disposez dessus quelques plantations potagères qui paraissent naturelles pour la saison.

Ainsi, il fut fait en moins de deux jours. Après quoi, les deux chanoines rédigèrent un document afin qu'un jour quelqu'un puisse découvrir l'endroit où se trouvaient cachées les cloches « mises à l'abri » par leur soin. En effet, il leur parut regrettable que, alors qu'ils désiraient les sauver, elles fussent perdues à jamais.

« Nous chanoines du couvent de Sainte Geneviève avons caché deux des cloches de l'église afin de les soustraire au crime et à la profanation. Ces cloches en airain sont enterrées dans le jardin du dit couvent à vingt pieds de l'entrée centrale et à une canne de profondeur. Que Dieu les protège de l'anarchie et de l'impureté.

Fait le vingt deuxième jour du mois de juin de l'an Mil sept cent quatre vingt douze à Saint Antonin de Rouergue⁸ » .

Ils prirent soin de ne pas signer leur écrit, pour ne pas courir le risque de se dénoncer eux-mêmes dans le cas où leur déclaration serait découverte.

La disparition des deux cloches fit du bruit non seulement dans les rues de Saint-Antonin, mais aussi dans toute la région de la vieille bourgade. Le commissaire Bô, très fâché, se montra sévère envers l'administration locale. Quelque temps après, les choses s'étant un peu arrangées, la « terreur » n'ayant duré que quelques mois, le culte fut célébré à nouveau, et pour la première fois le 23 vendémiaire an IV, par les frères Joani, prêtres réfractaires, dans l'église qui s'élevait toujours près du couvent. Les six cloches cachées dans les caves et les caveaux retrouvèrent leur clocher. Les deux autres, plus secrètement dissimulées, restèrent dans leur cache, une canne sous terre⁹. Pour la plupart des gens, elles avaient été volées, même si l'on ne pouvait pas s'expliquer comment. Les chanoines responsables du « rapt des cloches » ne pouvaient avouer leur méfait. Aussi restèrent-ils muets. Quant au vieux Rauzet, il garda bien le secret.

Le temps passa. L'un après l'autre, les chanoines et Rauzet moururent.

Racontée de génération en génération, l'histoire des deux cloches disparues fit naître la légende. Le temps aidant, les cloches d'airain devinrent des cloches d'argent.

C'est pourquoi il se murmure encore aujourd'hui, dans l'enceinte de Saint-Antonin, qu'il existe « deux cloches d'argent enterrées quelque part dans la ville ».

Michel Ferrer

Extrait de Contes d'Anglars et de Deymié, tome 1, inédit.

- (1) Place de l'horloge, aujourd'hui Place de la Halle.
- (2) Communiqué par M. Lionel de Lastic Sain--Jal.
- (3) Donné au clergé par arrêt du conseil du Roy en date du 15 décembre 1622.
- (4) Emplacement de l'actuelle église, qui a été construite en 1875.
- (5) Construit en 1751.
- (6) Actuelle Place de la Halle. Cette maison fut démolie en 1840, afin de permettre la construction de la halle.
- (7) Environ 2,30 m.
- (8) Texte du document découvert le 20 juillet 1982 dont on ne sait s'il est ou non authentique.
- (9) D'après mes propres recherches et celles que j'ai fait faire par deux personnes plus ou moins compétentes, les cloches se trouveraient bien enfouies dans l'ancien jardin de la collégiale Notre-Dame du Moustier. Elles seraient exactement à la pointe que fait l'allée du parking des visiteurs avec l'extrémité droite de l'allée qui conduit à l'entrée principale de la Maison de Retraite, c'est-à-dire sous l'arbrisseau (un forsythia) qui est planté là. Elles se trouveraient enterrées à 2 ou 3 m de profondeur. Georges Julien semblait soutenir la même thèse, sans indiquer d'endroit précis. Mais faut-il pour autant entreprendre une fouille et courir les mêmes risques qu'en juillet 1982 ?